

Du parc à la place et de là... au shopping ?

Tristes icônes du développement urbain postmoderne en Amérique latine.

par Alejandro Toro Vallejo

Traduction de Nathalie Greff-Santamaria et Alejandro Toro Vallejo

Des tumeurs humaines couvrent la planète...

Et elles se nomment Cités.

Les grandes villes latino-américaines conservent presque toutes une caractéristique commune, sans doute maintenue depuis la colonisation espagnole : elles sont constituées d'un centre et d'une périphérie.

La périphérie se constitue de blocs linéaires que divisent divers regroupements urbains ou « arrondissements » avec des marquages différents tant architectoniques que sociaux qui trahissent un certain niveau socio-économique de ceux qui les habitent. Pour sa part, ledit « centre » témoigne de la tradition coloniale dans l'existence, monumentale, de trois pouvoirs autour d'une grande place ou parc, dans lequel se trouve l'église (cathédrale, basilique ou chapelle), le pouvoir exécutif, représenté ou par le palais présidentiel ou par la maison du gouvernement de la municipalité, et enfin un pouvoir législatif et/ou judiciaire qui s'impose au moyen d'une notable architecture.

Ces trois arêtes de pouvoir se répètent dans la majorité des grandes villes et justifient, à

l'intérieur de celles-ci, le tracé centrifuge des différents blocs urbains, représentés à leur tour par leurs équivalents locaux, tel un poste de police, une mairie ou un lieu de réunion de l'association de voisinage¹ de la place ou du quartier, un centre de marché commun et un parc, une place ou une zone sociale de réunion voisins et d'activités communes.

Ce qui nous amène à penser le terme, déjà étudié, d'« urbanité étatique », lequel suggère que le tracé et la planification des villes principales aient étroitement dépendu du développement du caractère institutionnel et qu'à leur tour, les évolutions concernant la conception de ce qui est public et de ce qui est privé dans l'espace urbain soient également liés aux facteurs de pouvoir existants à un moment déterminé, c'est-à-dire en charge de ceux

¹ Appelées « Assemblées d'action commune » ces associations de voisinage sont très présentes et influentes en Colombie et plus largement en Amérique Latine, elles prennent les décisions importantes pour la communauté. (Note de la traductrice)

qui ont le monopole des mécanismes du contrôle social².

On tend alors à mieux comprendre pourquoi les églises se répètent, les marchés, les places avec de grands arbres, les pigeons et les monuments d'allégorie à la patrie, tels que les bustes, les statues et les plaques en honneur des caudillos ou des saints. Ces derniers, véritables manifestes allégoriques d'une liberté obtenue dans le sang et sans oublier la richesse esthétique qu'ils octroient à la place dans la majorité des cas, cherchent à maintenir une certaine unité auprès des habitants en faveur d'une identité politique ou d'un sentiment d'appartenance à l'égard de leur ville, de leur place ou de leur parc au rôle tant civique que culturel, et ce indépendamment de l'interprétation historique qu'on accorde à l'oeuvre elle-même.

Ce phénomène appelé « protonationalisme » est analysé par l'anglais Benedict Anderson dans son oeuvre *Les communautés imaginaires*³ et révèle d'intéressantes études concernant ledit « sentiment national » des jeunes communautés politiques des débuts du républicanisme, une réflexion historique

² Les mécanismes de contrôle social ont été en constante évolution avec le passage du temps. Auparavant ils se basaient seulement sur le monopole de la force et de la violence sur la population (Police, armée, prison, clinique) maintenant il s'agit surtout d'un contrôle mental dans lequel les médias jouent un rôle fondamental (mode, tendance, attitudes à succès, consommation privilégiée)

³ Trad. fra. 1996, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte

que Xibille Mountaner développe aussi en concevant que l'histoire exprimée par les sociétés, en rapport avec l'ornement et le monument, est la « *matière propre à des opérations logiques et constructives qui ont pour seul but la rencontre de ce qui est réel avec ce qui est imaginaire, au moyen de mécanismes d'une efficacité vérifiable (...) matière utilisable pour la socialisation de l'expérience, puisqu'elle présente des systèmes de signes de haute valeur conventionnelle, grâce auxquels il est possible de penser et de faire penser, par le biais de l'architecture* »⁴

Conjointement à ce type de symbolismes axiologiques qui font partie de l'espace public, de la société et de la ville elle-même, d'autres s'y sont attachés, qui agissent à leur tour sur l'interprétation collective en tant que « mémoires ou icônes d'un développement » et changent en fonction de comment l'on conçoit le développement en termes politiques et de ce qui le symbolise au sein des villes en termes d'impact urbain. Ainsi par exemple, si nous nous référons à l'époque de la renaissance en Europe occidentale (entre le XII^e et le XIII^e siècle), nous pourrions affirmer que la « mémoire de développement » présente dans les villes était sans doute ses imposantes murailles, issues de la nécessité de maintenir un régime d'autoconsommation engendré par l'isolement d'avec les autres villes, tandis que

⁴ Xibile Mountaner Jaime, *La situation postmoderne de l'art urbain*, Medellín 1995, Fonds de Culture Université Nationale de Medellín p.240, 241.

si nous nous penchons sur la seconde moitié du siècle XVIII et le début du siècle XIX, cette « mémoire de développement » était la présence de grandes usines, parce que le concept de développement était uni à la prospérité de la révolution industrielle de cette époque, tendance symbolique qui est maintenue jusqu'à nos jours, mais qui fonde maintenant la vision et le sens du progrès de la société post-industrielle la consommation et le pouvoir d'achat.

Les questions qui m'intéressent à présent, et sur lesquelles je prétends réfléchir concernent tout d'abord la nature des « icônes de développement » présentes actuellement dans les villes latino-américaines et ensuite le rôle accompli par l'espace public et son utilisation culturelle comme icône du développement urbain.

Autrement dit, un tel caractère « paroissial » ,pour le nommer d'une manière ou d'une autre⁵, des anciennes villes hispano-américaines, d'origine castillane, a été maintenu, et il en a été de même de l'autorité des institutions, tel un fil conducteur du modèle d'organisation territoriale. Cependant, les places centrales ne sont qu'un exemple de l'application ici en Amérique latine du concept urbain d'espace public, puisque, plus important encore, et que ce dernier contient implicitement, est le libre échange civique d'idées, de tendances, de coutumes

culturelles et d'expression politique diverse, à l'égard de la société elle-même et de sa relation avec les institutions. C'est avec difficulté que ces caractéristiques ont été perçues dans les pays latino-américains en raison de la tendance presque généralisée des pouvoirs exécutifs à maintenir la population immergée dans un état de siège, à intervenir directement sur l'espace public, afin de soutenir un gouvernement dans la limitation des libertés d'expression et dans le renforcement de la propriété privée comme garantie de sécurité et comme principal droit citoyen. Le fait est que ce concept d'espace contrôlé a rendu les « établissements d'utilisation publique » particulièrement important pour le développement d'idéologies politiques, le tout soutenus par une activité commerciale qui entretient un échange d'idées avec un certain degré de liberté, comme l'ont été au début les auberges, les cafés, les *haciendas* et les épiceries, lieux où l'on disputait des idées concernant le bien-être social et culturel, souvent contraire au pouvoir institutionnalisé, comme le *café de marco* dans la Buenos Aires du XIX^e siècle ou le *café Saint Moritz* dans l'ancienne Santa Fé de Bogotá⁶ et d'innombrables autres lieux

⁵ "paroisse" fait référence à l'église d'une localité, le lieu de réunion du curé et de son groupe de fidèles. "Paroissial" signifie ici "ville réduite à des paroisses".

⁶ Ainsi le décrit Mark D. Shuman à propos du Buenos Aires du XIX^e siècle : « *Le café de marco, a été simplement le début du développement rapide de l'espace public comme lieu vital et critique pour la transmission du discours politique sans intermédiaire (...) l'espace historiquement réduit qui limitait le débat politique aux fonctionnaires du gouvernement dans les structures administratives, a été étendu à la rue et au café, à l'hacienda et à l'épicerie.* » Schuman Mark D, *En construisant la ville, en construisant l'État : Transition politique et architectonique dans l'Argentine Urbaine 1810 - 1860/ Nations, gens et territoires*, Medellín, Éditoriale Université d'Antioquia 1998.

de réunion sociale, qui ont eu leurs équivalents dans le siècle précédent également.

Or, la situation postmoderne de l'espace public amène à penser que l'essor de l'économie de marché, la croissance accélérée de la population urbaine, les besoins sécuritaires en raison de l'augmentation de la délinquance, la conception de systèmes massifs de transport optimaux et enfin la recherche d'équilibre environnemental, entre d'autres facteurs, ont fait de la planification territoriale actuelle un véritable défi pour les villes en « voie de développement ». C'est pourquoi de nos jours, l'influence des organismes privés dans les décisions d'organisation urbaine est chaque fois plus grande, étant donné la possibilité offerte aux chefs d'entreprise d'investir dans l'essor de la construction et l'exploitation commerciale de l'espace urbain.

L'État est devenu, dans beaucoup de cas, un organisme qui se consacre à veiller, de manière insuffisante, au respect des biens d'utilité publique qui sont toujours de sa propriété et à stimuler l'initiative privée à l'investissement dans la construction et l'administration de biens apparemment d'utilité publique mais de propriété privée, la majorité maintenus au moyen de l'exploitation commerciale en faveur de ses propriétaires⁷.

⁷ Avec la même intention d'exploiter au maximum l'espace des grandes villes et garantir la sécurité de la propriété privée des habitants, on a assisté à l'essor évident et irréversible de la construction de propriété horizontale, en plus des ensembles fermés

Un exemple évident sont les fameux « malls », « shopping centers » ou « drugstores », qui depuis les années 60, ont pris progressivement un rôle prédominant dans la vie ludique de la population, liée exclusivement à l'acquisition de biens et de services comme activité culturelle, amenant même à voir un « Carrefour » comme un objet dont la finalité serait la même que celle rempli, bien des siècles auparavant, par l'*agora*.

Ces constructions ont été et continuent d'être les principaux foyers de corruption administrative tant du secteur public que du secteur privé en Amérique latine, dans le domaine de l'adjudication ou de la vente à des chefs d'entreprise de terrains urbains appartenant à l'État et destinés à être de grands parcs ou des places publiques et qui, au dernier moment, se voient occupés par de grands blocs de ciment destinés au commerce.

Cette conception de « développement urbain », d'origine états-unienne, qui, si elle ne présente pas le même essor dans toutes les capitales latino-américaines (dans le sens où ce dernier dépend d'un ensemble de cultures propres à chaque société et à son histoire⁸) a

de logements ou condominiums résidentiels clos, accompagné de la tendance à la construction d'« espaces communs privés », qui ressemblent à l'espace public mais qui sont à l'usage exclusif de ses résidents.

⁸ Il convient de clarifier ici que la dénommée société de consommation, celle-là même qui est appelée à utiliser le « mall » et « le shopping center » comme une partie de son « espace public »

cependant généré un important impact sociopolitique par rapport à l'espace public. Tout d'abord, on assimile le concept de développement ou de sous-développement d'une ville exclusivement en fonction du facteur de « croissance⁹ », c'est-à-dire, on met en rapport l'asphalte et la construction démesurée comme principal indice de « progrès urbain », en laissant de côté l'utilisation ou la fin donnée à l'asphalte lui-même, qui sans aucun doute devrait être l'amélioration de la qualité de vie de la population dans son rapport à la ville. Alors que c'est précisément de là que le véritable développement urbain devrait être compris, à partir de la notion d'« usage publique » qui est donné à l'asphalte même, comment celui-ci s'équilibre d'un point de vue

environnemental et quels bénéfices culturels et sociaux il apporte aux gens.

Dans le même temps, les effets négatifs du « développement comme croissance », entendons par là la conception de l'espace public, sont démontrés de façon irrévocable dans le milieu culturel, surtout dans la manière dont peu à peu le ludique et la dissémination culturelle se transforment en une activité à « porte fermée » ou « intra muros », limitée aux individus qui réunissent un certain type de caractéristiques socio-économiques et qui partagent un intérêt commun pour la consommation de biens, de services et la satisfaction des besoins transmis par les médias.

Cette situation a peu à peu suggérer ces espaces urbains « pseudo publiques » comme les temples de la jeune *société de consommation*¹⁰, il y naît une nouvelle « foi » qui se manifeste non dans l'austérité et le sacrifice de la moralité de la colonie mais plutôt dans le pouvoir acheter et pouvoir vendre, c'est-à-dire *la morale*

est transnationale, c'est-à-dire que contrairement au culte porté à la place centrale ou au parc présents d'une ville ou d'un pays en particulier, ce conglomérat social possède le même espace reproduit, avec les mêmes caractéristiques, dans différentes parties du monde, bien que l'accent sur la participation de ces installations à la vie culturelle et ludique ne soit pas porté de la même façon dans chacune d'entre elles. Ainsi, par exemple, des villes latino-américaines comme Medellín et Bogotá connaissent une présence majeure de "la culture du mall et du shopping", non seulement par l'influence directe des USA dans leur culture de consommation, mais aussi par les besoins plus accentués de sécurité dans l'utilisation de l'espace public. Pour autant, une ville comme Buenos Aires, bien qu'elle connaisse aussi une prolifération de la culture "Mall", sait conserver des places et des parcs publics qui accomplissent un rôle majeur dans la vie ludique de la population, peut-être pour des raisons de transfert culturel de l'Europe occidentale.

⁹ « une vision réductrice du problème de développement et de sous-développement qui part de la limitation de ses causes jusqu'à des problèmes d'investissement et d'accumulation. » Sunkel Osvaldo, Paix Pedro, *Le sous-développement latino-américain et la théorie du développement*.

¹⁰ Aussi appelée par l'historien colombien Jaime Xibile Mountaner « société affluente » (...) inondée de marchandises et d'objets de consommation au milieu desquels l'homme contemporain trouve son essence. Une société de consommation dont la logique porterait à une éducation de l'homme pour le rendre utile au système lui-même dans la pratique de la consommation, pratique dans laquelle il recevrait, comme prestation (en échange) la réalité de son être social (...) Est née une nouvelle société où la réalisation de l'homme n'est pas dans le fruit de son travail, dans la participation active le producteur et de l'objet qui surgit de ses mains ; elle est dans la consommation, dans le pouvoir de participation dans, ouvert pour tous, paradis de shopping center ou du vaste supermarché. Xibile Mountaner Jaime ; *La situation postmoderne de l'art urbain* ; Medellín 1995, Fonds de Culture Université Nationale de Medellín pág 213.,214

hédonistique du plaisir, dont le principal mécanisme de contrôle social et de soutien culturel est l'argent, d'où la confusion progressive qui s'est produite entre "culture" et "divertissement payant".

Cependant, ce qui est paradoxal c'est que l'usage public du mall ou du shopping en Amérique latine, pour d'évidentes raisons de manque de pouvoir d'achat, a cessé d'être « un instrument de satisfaction des besoins matériels propres de la postmodernité », pour se transformer en une pièce maîtresse de la vie sociale pour qui est « en train de faire la queue » ou se trouve « dans l'espoir » de pouvoir consommer des biens et des services, ou qui tout simplement fréquente ces emplacements pour atténuer sa soif d'achat, au moyen du bien connu « lèche-vitrine », ou autrement dit « voir pour ne pas acheter ».

Ce passe-temps est très commun parmi la majorité des Colombiens qui se font populairement appeler « la famille Regardante » lorsqu'au cours de leur promenade culturelle du dimanche au shopping ils n'ont tout simplement rien à acheter, mais par contre beaucoup à envier et à désirer. Ces idées sont, en dépit de ceux d'entre nous qui rêve encore d'une agora pleine de danses, de sons et de mots, d'arbres qui nous appartiendraient au même titre que le salon de notre foyer, les plus échangées dans ces « nouveaux temples ». Et quel dommage de constater que ceux-ci semblent faire partie des principaux « icônes de développement » postmodernes des villes latino-américaines et que, par la jeunesse et la culture, il faille se battre pour que ne soit pas déplacé une fois pour toute le parc paisible ou la place à l'intérieur des murs et des vitrines d'une société qui soudainement... l'achète et le vend !



*Dimanche de printemps dans le parc de « La recoleta » à Buenos Aires (Argentine),
jeunes et adultes partagent un moment de détente lors d'un concert gratuit à l'air libre,
coll. privée A. Toro Vallejo.*